

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les bords du Rhin

Guinot, Eugène

Paris, 1847

VIII. De Biberich au Wisperthal

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

VIII

DE BIBERICH AU WISPERTHAL.

En quittant Mayence, le bateau à vapeur côtoie les îles de Saint-Pierre et d'Ingelheim; et, après quelques minutes de marche, sa première station a lieu devant la terrasse du château de Biberich.

L'île d'Ingelheim n'est pas, comme on pourrait le supposer, l'endroit où Charlemagne avait une résidence. C'est dans le Rhingau, à quatre lieues de Mayence, que se trouve la ville d'Ingelheim où le grand empereur se fit construire un palais orné de cent colonnes de marbre et de granit. Celles de granit étaient tirées de la Bergstrasse, celles de marbre lui avaient été envoyées de Ravenne et de Rome par

le pape, ainsi que les statues et les bas-reliefs qui ornaient cette splendide demeure.

Biberich est une petite ville située en vue de Mayence; son étendue et sa population augmentent tous les jours, grâce à son heureuse position, grâce surtout à son château princier, résidence favorite du duc de Nassau, un des princes les plus opulents et les plus illustres du Rhin. La maison de Nassau a donné un empereur à l'Allemagne. Adolphe, comte de Nassau, qui avait épousé Imagine, fille de Gerlac, comte de Limbourg, une des plus belles princesses du monde, fut élu à l'empire d'Allemagne par les électeurs assemblés à Francfort en 1291. Il dut son élection à la puissante influence de son cousin, Gérard de Nassau, qui présidait l'assemblée en sa qualité d'archevêque-électeur de Mayence. Ce prélat lui gagna les suffrages qui d'abord voulurent se porter sur Albert d'Autriche, fils de l'empereur Rodolphe I^{er}, que la mort venait d'enlever au trône. Le pape confirma l'élection après que le nouvel empereur se fut engagé à faire la guerre au roi de France Philippe-le-Bel. Fidèle à sa parole, mais ne sachant sous quel prétexte déclarer cette guerre, Adolphe de Nassau réclama du roi de France la couronne d'épines de notre Seigneur Jésus-Christ, qui appartenait au trésor sacré de l'abbaye de Saint-Denis, et de plus, par forme de supplément à cette requête, il demanda la restitution du royaume d'Arles, auquel il prétendait que l'empire avait conservé des

droits. En réponse à ces notifications, il reçut une dépêche timbrée du sceau de France; il l'ouvrit, et il trouva sous l'enveloppe une feuille de parchemin entièrement blanche. Philippe-le-Bel s'était permis cette mystification pour montrer combien il trouvait la requête ridicule et plaisante. L'empereur conclut alors une ligue avec l'Angleterre contre la France, et il se fit donner par le roi Édouard une somme de cent mille florins pour les premiers frais de la guerre. Les électeurs pensèrent que l'empereur avait déshonoré l'empire en demandant à l'Angleterre un secours d'argent; plusieurs d'entre eux, et parmi ceux-là l'électeur-archevêque de Mayence, abandonnant Adolphe de Nassau, prirent parti pour son compétiteur Albert d'Autriche. Soutenu par le comte palatin du Rhin, par Othon, duc de Bavière, et quelques autres princes, ainsi que par les villes de Francfort, de Worms et de Spire, l'empereur Adolphe se mit en campagne contre les rebelles, qui lui livrèrent bataille le 2 juillet 1298. Albert d'Autriche le tua de sa propre main dans ce combat, et ramassa dans son sang la couronne impériale. Les historiens ont remarqué que tous les princes qui trahirent Adolphe de Nassau périrent prématurément de mort violente.

Les Nassau n'eurent pas d'autre empereur de leur famille, mais en revanche ils eurent plusieurs archevêques de Mayence, et leur maison, pour n'être pas restée au premier rang, n'en est pas moins très-considérable.

Le délicieux château de Biberich ouvre d'une façon ravissante la magnifique décoration qui borde les deux rives du Rhin, entre Mayence et Bonn.

— Sur la rive droite, tout près de Biberich, ce grand et beau village qui se mire dans le fleuve, c'est Schierstein, environné d'une riche et fertile campagne, le verger du duché de Nassau. Dans le fond du tableau s'élèvent les ruines du château de Frankenstein.

— Plus loin, sur la même rive, Nieder-Walluf, qui est la tête de l'ancien Rhingau, dont la limite était à Lorchausen. Il y avait là jadis des remparts qui ont disparu. Louis-le-Fainéant, dernier roi de la dynastie des Carlovingiens, donna ce territoire à l'archevêque de Mayence. On y voit aujourd'hui de nombreuses et belles maisons de campagne; la plus remarquable appartient au comte de Stadion. — Vient ensuite Ellfeld, l'ancienne Alta-Villa, chef-lieu du Rhingau. Ses privilèges remontent au quatorzième siècle, sous l'empereur Louis-de-Bavière. Othon I^{er} y avait un palais. Ellfeld eut une imprimerie en même temps que Strasbourg et Mayence, et plusieurs livres du quinzième siècle sont datés de cette ville et signés de Bechtermunz, élève de Gutenberg. De belles tours gothiques dominant la ville; une de ces tours se dresse au bord du fleuve: c'est un débris de l'ancien château. De belles maisons de campagne avoi-

sinent la ville et animent le bord du fleuve. — Derrière Ellfeld on aperçoit Kidrich avec sa haute église, et sur la gauche du village la tour de Draiserhof, ancien couvent devenu maison de plaisance. Entre Kidrich et Ellfeld, dans le fond du tableau, sur la pente du Taunus, s'élèvent les ruines du château de Scharfenstein, dont les seigneurs étaient tenanciers du chapitre de Mayence. — Redescendons vers la rive où nous trouvons maintenant le village d'Erbach, dominé par sa vieille église; comme toutes les pieuses cités, comme tous les humbles hameaux de ce pays. Erbach avait une abbaye fondée par l'archevêque Adalbert au douzième siècle. C'était une maison religieuse très-hospitalière et sévèrement disciplinée, dont on a fait aujourd'hui une prison et un hospice de fous. Le comte de Westphalen-Furstenberg possède à Erbach une maison de campagne avec de beaux jardins dans la Rheinaue, une des grandes îles qui parsèment le fleuve dans ces parages. — En passant à la rive gauche du Rhin, en face d'Erbach, et en faisant une demi-lieue dans l'intérieur du pays, on arrive à Nieder-Ingelheim, bourg de la Hesse-Rhénane, sur la route de Mayence à Bingen. Un obélisque planté sur cette route, à un quart de lieue d'Ingelheim, porte l'inscription suivante: « Route de Charlemagne, terminée en l'an 1^{er} du règne de Napoléon, empereur des Français, sous les auspices de M. Jean Bon Saint-André, préfet du département du Mont-Tonnerre. » C'est dans ce bourg que s'élevait le magnifique palais de

Charlemagne, dont il ne reste aujourd'hui que quelques débris de murailles, et le tronçon mutilé d'une des cent colonnes données par le pape. Un quart d'heure de marche sépare Nieder-Ingelheim d'Ober-Ingelheim. Ces deux villes si splendides autrefois, célèbres par leurs monuments, inscrites dans l'histoire par les batailles qui se livrèrent sous leurs murs, par les traités qui furent signés dans leurs palais, par les diètes qui s'y assemblèrent, ne font plus parler d'elles que pour un bon petit vin rouge qui se récolte dans leur territoire et qui porte modestement ce grand nom d'Ingelheim.

— Reportez vos regards sur la rive droite; voici Hattenheim, habité par les vigneron du Strahlenberg. C'est là que commencent les grands crus, les célèbres vignobles du Rhin. Le coteau de Strahlenberg donne l'excellent vin, connu sous le nom de Markebrunn. Les premiers sires d'Hattenheim tenaient leur fief de Charlemagne qui les avait trouvés bons serviteurs et rudes compagnons à la guerre; c'était une illustre famille qui s'éteignit trop tôt: le dernier baron de cette race mourut dans le treizième siècle à la fleur de l'âge. « Il rendit l'âme, rapporte la chronique, pour avoir » trop largement fêté son vin de Markebrunn. Le bon seigneur passa d'ivresse à trépas. »

— A une demi-lieue d'Hattenheim, le Rhin passe devant le village d'Oestrich. Encore une belle église, encore un

coteau fertile en bon vin. Au-dessus d'Oestrich est le vignoble d'Hallgarten, et plus bas l'ancien couvent de Gottesthal, dont les religieuses étaient renommées pour leur sagesse et leur piété dans un temps où les monastères n'étaient pas toujours l'asile de toutes les vertus.

— Mettelheim est le nom de ce village qui touche presque Oestrich à sa gauche, et qui, à sa droite, se joint avec : — Winkel, dont le nom, pris dans sa racine romaine, signifie *vini cella*, cave du vin. Certes, le lieu ne pouvait être mieux choisi pour une pareille fondation, car, tout près de cette cave, s'arrondit la croupe auguste, vénérable et dorée du célèbre, du merveilleux, de l'incomparable coteau qui se nomme : — *Le Johannisberg*. Tous les regards, toutes les lorgnettes des voyageurs rassemblés sur le pont du bateau à vapeur se dirigent vers cette colline chérie du soleil, sur laquelle se dresse carrément, avec plus de bonhomie que de fierté, d'un air bourgeois plutôt que d'une mine seigneuriale, annonçant le riche propriétaire mieux que le prince superbe, le château de Johannisberg, appartenant à son excellence M. le prince de Metternich, premier ministre de Sa Majesté l'empereur d'Autriche.

Que vous importe de savoir que le Johannisberg était jadis un prieuré, puis une abbaye de Bénédictins; que le monastère fut incendié par Albert de Brandebourg, et plus tard détruit par les Suédois dans la guerre de Trente-Ans? Les

grands souvenirs de l'histoire s'effacent devant la renommée qu'ont faite à ce lieu les dons de la nature. Le Johannisberg n'apparaît à l'imagination que couronné de pampres et festonné de grappes vermeilles. Sa gloire la plus pure est dans le vin qu'il produit. Son histoire est en bouteilles. Ses annales sont conservées dans de volumineux tonneaux : on ne les lit pas, on les boit, ce qui est bien mieux ; ce qui est une façon bien plus profitable et bien plus sûre de s'infuser la science.

A gauche du Johannisberg, et en retour du côté de Winkel, se trouve le château de Wollrath, construit en 1320, et qui s'est conservé en bon état au milieu des ruines que le temps a faites de tous les vieux burgs de la contrée. Ce solide manoir appartient aux comtes de Greifenklau.

— Au-dessous de Johannisberg, en continuant de descendre le fleuve semé d'îles en cet endroit, se trouve Geisenheim, environné de belles maisons de campagne, et plus loin, sur le bord du Rhin, Rudesheim, avec ses quatre châteaux, qui sont : le château d'Ingelheim ou le Niederburg, construit sur les débris d'une forteresse romaine, élevée par Drusus, et qui formait, dit-on, la tête d'un pont sur le fleuve ; le Boosenburg aux comtes de Schœnborn ; le Brœmserhof, fameux par sa légende, et le Vorderburg, dont il ne reste plus qu'une tour.

Il y avait jadis au Brœmserhof plusieurs antiquités cu-

rieuses : de vieux portraits de famille, le lit gothique du chevalier Brœmser, orné de sculptures représentant les traits les plus saillants des saintes Écritures; beaucoup d'autres meubles et des reliques précieuses rapportées de la Palestine.

Ce chevalier Brœmser accompagna l'empereur Conrad à la croisade et se signala par ses exploits. Il y avait dans les environs du camp des chrétiens une caverne habitée par un monstrueux dragon qui exerçait de grands ravages. Le chevalier Brœmser de Rudesheim l'attaqua résolument, et, sans autre secours que sa bonne épée, il le tua. Mais, au moment où il achevait le combat, les Sarrasins, qui l'épiaient et qui étaient venus en grand nombre se mettre en embuscade sur son passage, le firent prisonnier. Réduit à la triste condition d'esclave et sans espoir d'être délivré par ses frères d'armes, car son maître l'avait emmené dans une contrée éloignée du théâtre de la guerre, Brœmser fit vœu de consacrer sa fille au service du Seigneur si jamais il revoyait le Rhin. Pour prix de sa délivrance, Gisèle, sa fille unique, devait entrer dans un monastère et y passer sa vie. Le ciel exauça la prière du captif; Brœmser brisa ses fers, prit la fuite, et, après de grandes traverses et mille dangers, il revit l'Allemagne, son pays, le Rhin, son beau fleuve, et le burg de Rudesheim, sa maison natale; il revit sa fille Gisèle, qu'il avait quittée enfant et qui était alors dans la douce floraison de son sei-

zième printemps. Après l'avoir embrassée, il lui parla de son vœu. Gisèle répondit qu'elle ne pouvait se faire religieuse, parce qu'elle avait donné son cœur, et que les liens d'un invincible amour l'attachaient au monde. Le chevalier Brœmsler, qui avait plus de piété et de dévouement à sa parole que de tendresse paternelle, menaça Gisèle de sa malédiction si elle refusait de se consacrer au cloître. A ce mot de malédiction, Gisèle s'élança, ouvrit une fenêtre et se jeta dans le Rhin. Alors le vieux Brœmsler se repentit de sa dureté, et, comme il avait un grand penchant à faire des vœux, il promit au ciel de construire une église pour le repos de l'âme de sa fille. Mais, devant exécuter ce vœu à ses frais, il y mit moins d'entêtement qu'à l'autre, et il l'oublia bientôt. Une nuit, à l'heure des spectres, un songe terrible vint troubler son sommeil. Il vit le dragon qu'il avait tué jadis se redresser menaçant contre lui; puis le fantôme de Gisèle vint à son secours, et d'un signe fit rentrer le monstre dans le néant. Au même instant, les chaînes que le chevalier avait portées durant sa captivité en Palestine, et qui étaient suspendues à la muraille de sa chambre, tombèrent avec fracas et le réveillèrent en sursaut. Dans la matinée qui suivit cette nuit agitée, un des valets du seigneur revint des champs et apporta une image de la sainte Vierge qu'un bœuf avait déterrée en labourant, et qui avait crié au secours. Brœmsler reconnut à ces signes que le ciel lui reprochait de n'avoir pas accompli son vœu, et aussitôt il fit bâtir à l'endroit où l'i-

mage de la Vierge était sortie de terre une église et un couvent, qu'il nomma *Noth-Gottes*, c'est-à-dire secours de Dieu.

Telle est la légende de Rudesheim.

Les reliques du manoir de Brœmser ont été transportées dans le château de M. de Metternich, au Johannisberg, où l'on voit le lit du chevalier, sa table, les chaînes que lui donnèrent les Sarrasins et les cornes du bœuf qui déterra l'image de la sainte Vierge à l'endroit où l'on voit encore les débris de l'église et du couvent.

Au-dessus de Rudesheim est une belle colline boisée, le Niederwald, ornée d'un élégant petit temple d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Rudesheim est le rival du Johannisberg pour la qualité, le parfum et le prix de ses vins.

Jusque-là, tout le spectacle du fleuve s'est déployé sur la rive droite, et les divers lieux remarquables que nous avons cités appartiennent au duché de Nassau. Passons maintenant à la rive, qui en cet endroit commence à devenir intéressante. Depuis Mayence, cette rive n'offrait aux regards qu'un pays plat. Les montagnes et les villages restaient au fond du tableau; ici, les bords du fleuve s'élèvent et s'animent. Cette métamorphose se signale à la limite du grand-duché de Hesse et de la Prusse rhénane au confluent de la Nahe, qui se jette dans le Rhin à Bingen.

— Bingen était déjà, dans le moyen âge, une ville célèbre et florissante par son commerce. Les évêques de Mayence accordèrent de grands privilèges aux marchands lombards qui s'y établirent et qui nouèrent de vastes relations avec Francfort et Cologne. La ville est dominée par le mont de Drusus, où s'éleva d'abord une forteresse romaine, puis un château féodal, qu'on nomma le Klopp, et dont les ruines sont nouvellement restaurées. Du haut de la vieille tour, le coup d'œil embrasse un magnifique panorama; on a devant soi le Taunus, l'amphithéâtre des montagnes que baigne le Rhin; l'Ehrenfels, debout sur son rocher, et au-dessous du mont Drusus, Bingen, avec son clocher gothique; le pont de la Nahe, que l'archevêque Willigis fit construire sur les ruines des piles romaines; les belles plaines qu'arrose la rivière, les riches vignobles du pays qui donnent le *scharlachwein*, — vin d'écarlate, — un des vins du Rhin les plus capiteux. Sur la rive droite de la Nahe, qui appartient au grand-duché de Hesse, se trouve la montagne nommée le Rochusberg; sur la rive gauche, qui appartient à la Prusse rhénane, le Ruppertsberg. Le Rochusberg est pour les pieux habitants du pays le but d'un pèlerinage qui se fait tous les ans vers le milieu du mois d'août. On se rend à la chapelle de Saint-Roch, située au sommet de ce mont. Il y a dans cette chapelle un tableau qui lui a été donné par l'illustre Goethe, et qui représente saint Roch au moment où il quitte son château du Languedoc, renonçant à l'opulent héritage de sa famille et

aux grandeurs de son rang pour prendre le bâton de pèlerin et marcher humblement dans les voies de la prière et de la charité.

Au Ruppertsberg se trouvait jadis le célèbre couvent de Saint-Robert fondé par sainte Hildegarde, abbesse de l'ordre de saint Benoît, qui fut l'amie du pape Eugène III et de saint Bernard. Ce fut le comte Meinhart de Sponheim qui lui donna le Ruppertsberg, où elle fonda son monastère en 1148. Elle s'y établit avec dix-huit religieuses des plus nobles familles d'Allemagne. Hildegarde partageait son temps entre les saintes études et les travaux les plus rudes; elle écrivit en latin plusieurs ouvrages ascétiques et creusa de ses mains le puits du couvent.

Aujourd'hui le couvent de sainte Hildegarde a fait place au bureau de la douane. Ainsi va le monde.

Après avoir quitté Bingen, le navire passe entre le château d'Ehrenfels et la Tour des rats, construits tous deux au commencement du treizième siècle. Ehrenfels occupe une position formidable sur la rive droite du fleuve. La Tour des rats est célèbre par sa légende.

Cette tour se nomme aussi la tour d'Hatton, et voici comment les vieilles chroniques du Rhin expliquent ses deux noms :

Hatton, archevêque de Mayence au dixième siècle, était un homme d'une avarice sordide et d'un caractère impitoya-

ble. Il était dur aux pauvres gens et sévère jusqu'à la cruauté. Sa main se levait souvent pour frapper et ne s'ouvrait jamais pour donner. Le diocèse de Mayence eut à souffrir toutes sortes de misères sous le règne de ce méchant prélat. Entre autres fléaux, la famine vint sévir dans le pays et désola plusieurs contrées voisines, mais principalement Mayence, où l'avarice de l'évêque augmentait le désastre. Hatton avait acheté une immense quantité de blé pour le revendre à un prix énorme, et il affamait les pauvres pour mettre les riches à contribution. Les malheureux qui mouraient de faim se rassemblèrent sous les fenêtres du palais de l'évêque et remplirent l'air de leurs supplications. Ils demandaient à grands cris l'aumône d'un peu de pain. Hatton parut, les traita de fainéants et leur ordonna de se retirer. Et, comme ils insistèrent, l'évêque outré de fureur, appela ses archers, qui les firent battre en retraite jusqu'à une grange où on les renferma. Hatton avait suivi les archers, et, lorsque les malheureux qui étaient venus l'obséder de leurs prières furent entassés dans la grange et les portes barricadées, l'évêque mit de ses propres mains le feu à cette prison. Alors on entendit les cris déchirants des victimes; c'était à fendre les cœurs les plus durs; mais l'évêque riait aux éclats et disait aux assistants consternés : « Entendez-vous siffler les rats ? » Cette atroce plaisanterie méritait un châtement, et l'on vit aussitôt de tous côtés sortir de terre des milliers de rats qui s'élançèrent sur Hatton. Ses hommes d'armes eurent beau

frapper du bâton de leurs piques, les rats ne reculaient pas, et plus on en tuait, plus il en venait d'autres; si bien que les hommes d'armes et les assistants, voyant qu'il y avait un sortilège ou plutôt une manifestation de la colère divine, prirent la fuite et laissèrent Hatton se débattant avec les rats. L'évêque voulut aussi se sauver; il se jeta dans une nacelle sur le Rhin: les rats le poursuivirent en courant sur l'eau comme si c'était la terre ferme. Hatton se réfugia dans la tour qu'il avait fait construire et qui portait son nom: les rats rongèrent les portes et les fenêtres, se ruèrent dans la tour et dévorèrent le cruel évêque de Mayence.—Depuis lors et en mémoire de cet événement, la tour d'Hatton eut un double nom et s'appela la Tour des rats.

Après la Tour des rats on arrive au Bingerloch, autrement dit le trou de Bingen. C'était là jadis un endroit difficile et dangereux à la navigation.

Il fut un temps où le passage était complètement barré en ce lieu. Les Romains travaillèrent les premiers à déplacer les masses de rochers qui obstruaient le fleuve; les rois francs et surtout Charlemagne, le grand ouvrier, continuèrent ces travaux.

Le passage de Bingen était déjà praticable avant Charlemagne, puisque les chroniques nous apprennent que saint Boniface s'embarqua sur le Rhin en quittant l'évêché de Mayence et descendit le fleuve jusqu'à l'endroit où est main-

tenant la ville d'Arnheim, en Hollande. Plus tard, Louis-le-Débonnaire fit à peu près le même trajet; et, dans le commencement du neuvième siècle, Louis-le-Germanique descendit trois fois le Rhin, de Spire à Cologne.

Les seigneurs dont les châteaux bordaient le fleuve, les rhingraves, les burgraves, s'appliquèrent aussi à élargir le chemin ouvert à la navigation et à détruire les barrières et les écueils formés par les rochers; mais, pendant plusieurs siècles, tous ces travaux ne furent faits que sur la rive gauche; la rive droite restait inabordable. L'archevêque Sigefroi, au treizième siècle, s'occupa le premier de cette rive délaissée. Cependant, à cette époque, la navigation du Rhin dans ces parages n'était possible qu'aux petites embarcations; les gros navires et les larges trains de bois ne pouvaient parcourir que de certaines distances de peu d'étendue; les navires s'arrêtaient, et le transport des marchandises s'achevait par terre. Les marchands de Bingen et de Mayence, ceux de Francfort surtout, qui étaient les plus nombreux et les plus riches, complétèrent l'œuvre commencée par les Romains et continuée par Charlemagne, par les archevêques et par les rhingraves.

Ces derniers, — les rhingraves et les burgraves, — ne cherchaient à rendre le fleuve praticable que dans leur intérêt et pour faciliter leurs rapines. Ils n'ouvraient le chemin que tout juste assez pour pouvoir saisir au passage les navires qui s'aventuraient dans les défilés. Ils brisaient la bar-

rière des rochers, et ils mettaient à la place un autre obstacle, un autre écueil, une chaîne tendue d'une rive à l'autre et qui arrêtait tout net les malheureux navigateurs. Descendant de son donjon, le châtelain rançonnait à merci la barque imprudente, pillait les marchandises et les bagages, vidait dans son escarcelle la bourse des voyageurs, et n'ouvrait la chaîne que lorsque sa proie était dépouillée.

Quand des temps meilleurs furent venus, quand on eut rogné les serres de ces vautours, le Rhin s'ouvrit plus large et plus sûr. Le Bingerloch seul était resté étroit et périlleux. Il y a quinze ans seulement que le passage a été ouvert tel qu'il l'est aujourd'hui, ainsi que l'indique l'inscription d'un monument commémoratif élevé sur la rive gauche, et qui dit :

« Ici un banc de rochers à fleur d'eau ne laissait autrefois
» qu'un étroit passage à la navigation et causait de nom-
» breux désastres. Sous le règne de Frédéric-Guillaume III,
» roi de Prusse, ce passage a été élargi par des travaux qui
» ont duré trois ans. Sa largeur actuelle est de cent vingt
» pieds, le décuple de ce qu'elle était antérieurement. Ce
» monument a été élevé sur des fragments de rochers tirés
» du fleuve. — 1832. »

Près du Bingerloch, sur le versant du Ruppertsberg, on aperçoit un élégant pavillon qui porte le nom d'Elisenhohe, construit en souvenir de la réception faite en ce lieu à la princesse Élisabeth de Bavière, lorsqu'elle passa dans le

pays en se rendant à Berlin, où elle allait épouser le prince royal de Prusse. Ce pavillon est une loge d'Opéra, d'où l'on voit une splendide décoration : — les montagnes du Rhin, le Rhingau et le Nahgau.

— Le Rhin tourne devant Ehrenfels, et en suivant sa courbe on arrive à Asmanshausen, qui nous reporte au duché de Nassau. Il y a là encore un vin rouge très-renommé. C'est tout ce qu'on peut dire de ce lieu.

— Mais en face d'Asmanshausen s'élève le beau château de Rheinstein. L'empereur Rodolphe avait détruit ce burg, ainsi que quelques autres, comme repaires de brigands, pour les attentats commis sur les grand'routes et sur les eaux du Rhin par les seigneurs de ces forteresses. Le prince Frédéric de Prusse acheta, en 1825, les ruines de Rheinstein, et fit reconstruire et meubler le château tel qu'il est, et sans doute tel qu'il était en 1280, lorsqu'il fut abattu par Rodolphe de Habsbourg, l'implacable destructeur des brigands châtelains du Rhin. Près de ce château se trouve l'église gothique de Saint-Clément, restaurée aussi par le prince Frédéric de Prusse. Le délicieux vallon de Morgenbach sépare Rheinstein de Falkenbourg, qui appartenait à cette ancienne famille de Falkenstein connue par cette vieille légende que les habitants du Rhingau racontent sous le titre de *l'Escalier du Diable* :

Il y avait au temps passé un sire de Falkenstein, premier

du nom, qui s'était construit un château inaccessible au sommet d'un rocher escarpé. Ce burgrave était un homme d'un caractère sombre et d'une humeur taciturne qui, retranché dans son nid d'aigle, vivait dans une solitude à peu près complète, n'ayant d'autre compagnie que sa fille unique et quelques serviteurs. Du reste, il n'entretenait aucune relation avec le voisinage. La situation de son manoir le mettait à l'abri des visites. Pour atteindre jusque chez lui, il fallait gravir un sentier étroit, roide et tortueux, praticable seulement aux chèvres et aux piétons agiles, vigoureux et hardis. Le caractère du burgrave, non moins escarpé, non moins difficile que le sentier, retenait ceux qui auraient tenté l'escalade du rocher. Mais il y avait dans ce château et auprès de ce châtelain, également inaccessibles, une jeune fille d'une beauté ravissante, et il n'est pas de forteresse si bien défendue que l'amour ne puisse y pénétrer.

Comment le chevalier Albert de Sayn avait-il vu la belle Irène? Comment avait-il appris que le manoir de Falkenstein renfermait un trésor de grâces et d'attraits? Un beau jour le chevalier escalada le sentier et se présenta au château sous prétexte d'entretenir le seigneur d'une affaire importante, mais réellement dans le seul but de se rapprocher d'Irène et de lui parler. Les deux jeunes gens furent bientôt d'accord. Restait à obtenir le consentement du père, et ce n'était pas chose facile. Le sire de Falkenstein avait fait un froid accueil à son hôte. Vainement le chevalier cherchait-il à dé-

rider cet âpre visage. Pour le flatter, il se mit à louer le noble aspect et l'excellente position du château de Falkenstein : — Seulement, ajouta-t-il, le sentier est un peu rude et difficile à gravir.

— Pas assez, répliqua le seigneur; pas assez, puisque vous voilà. Qui vous pria donc de venir par ce mauvais chemin?

— Je suis venu pour vous demander la main de votre fille, répondit le chevalier.

— Oui dà! reprit le père; vous voulez être l'époux d'Irène? Eh bien! j'y consens, mais à une condition.

— Je l'accepte, et, quelle que soit votre volonté, je jure de l'accomplir; parlez.

— Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, le sentier qui conduit à Falkenstein est indigne d'une demeure seigneuriale. Je veux avoir un chemin où l'on puisse passer à cheval, et c'est vous que je charge de le faire construire. Mais je suis pressé; j'entends que le travail se fasse cette nuit, et que demain au point du jour le chemin se déroule large et facile de la porte du château jusqu'au pied de la montagne.

L'espérance, qui avait un instant souri au chevalier, s'évanouit. Le sire de Falkenstein s'était joué de lui en lui imposant une condition impossible à remplir. Cependant l'aimoureux jeune homme voulut tenter l'œuvre surhumaine. Il possédait dans les environs des mines considérables; il

alla trouver le chef de ses mineurs et lui dit ce qu'il y avait à faire.

— Je n'ai qu'une cinquantaine d'ouvriers à mes ordres, répondit celui-ci, et, fussions-nous cinq cents, nous ne ferions pas en un mois cet ouvrage, qui doit être achevé en une nuit. Le diable seul serait capable d'une pareille besogne.

Albert s'éloigna tristement; il était en proie aux pensées les plus pénibles, et il voyait avec amertume les ombres du soir envahir l'horizon, lorsque tout à coup il aperçut debout devant lui un petit vieillard d'une figure bizarre qui, fixant sur lui un regard perçant, lui dit :

— Chevalier Albert de Sayn, j'ai entendu ce que tu demandais à ton maître mineur, et ce qu'il ne peut pas faire, moi et les miens nous le ferons. Je suis le chef d'une race de démons qui habite les entrailles de la terre. Le service que je te rendrai ne sera pas gratuit; je demande en échange que tu fasses suspendre les travaux d'une de tes mines, déjà creusée si profondément qu'elle est près d'atteindre notre demeure.

Le chevalier s'empressa d'accepter la condition du diable, qui, comme on le voit, était de meilleure composition que le sire de Falkenstein.

A minuit, Irène était au balcon de sa fenêtre, plongée dans de mélancoliques pensées. Son père lui avait raconté en riant son entretien avec le chevalier et la condition qu'il lui

avait imposée. Irène se désolait, lorsqu'un bruit étrange frappe son oreille; elle écoute, et bientôt le bruit devient plus proche et plus distinct : on reconnaît le fracas des marteaux et des pioches, le cliquetis des piques et des pinces, qui entr'ouvrent le rocher, le creusent, l'abattent et pratiquent dans son sein un large sillon. Le seigneur se réveille à ce bruit et entre dans une violente fureur.

—Ce chevalier de Sayn, s'écrie-t-il, est donc fou ! Quoi ! il entreprend d'accomplir cette condition que je lui ai jetée comme une raillerie ! Mais, pour construire son chemin, il va détruire mon sentier. Nous ne pourrons plus sortir du château que dans des corbeilles suspendues à des cordes, comme les mineurs descendent dans la mine ! Eh vite ! que l'on sonne l'alarme et le ralliement ; je vais à la tête de mes hommes d'armes culbuter ces absurdes travailleurs !...

Et le seigneur, saisissant un clairon, sonna lui-même la fanfare qui devait mettre ses gens sur pied ; mais au même instant un ouragan terrible secoua la cime des sapins, le tonnerre gronda dans le ciel, des torrents de pluie et de grêle battirent les murailles du château. La faible voix du clairon se perdit dans le tumulte des éléments déchainés. La tempête dura jusqu'à l'aurore. Alors et comme par enchantement le bruit s'apaisa, le ciel s'éclaircit, le nature prit un air riant, et aux premiers rayons du jour le sire de Falkenstein, stupéfait, contempla le large chemin qui, s'ouvrant devant la porte de son château, descendait par une pente douce et par des

sinuosités habilement ménagées jusqu'au bas du rocher. Puis, il entendit le galop d'une troupe de cavaliers et il vit arriver le chevalier Albert de Sayn suivi de ses écuyers et de ses pages :

— L'œuvre est accomplie, dit Albert, et je viens chercher ma récompense.

Le seigneur de Falkenstein voulut objecter de mauvaises raisons ; mais le chevalier ajouta :

— Vous devez comprendre au travail qui s'est fait cette nuit que le diable se mêle de mes affaires. Il est de mes amis, et je puis tout aussi bien, si j'en ai la fantaisie, le prier de me débarrasser de vous.

L'argument était sans réplique. Le châtelain, qui avait peur du diable comme tous les méchants, se hâta d'accorder sa fille Irène au chevalier Albert de Sayn.

Le château de Falkenburg est quelquefois désigné sous le nom de Reichenstein.

Sur la rive gauche, appartenant à la Prusse rhénane, au-dessous de Rheinstein, une pointe de terre s'avancant dans le fleuve porte le bourg de Dreyeckshausen ou Trechtlinghausen, — les deux noms se valent et on serait bien en peine de choisir le plus facile à prononcer. — Mieux valait assurément le nom romain, *Trajani Castrum*, camp de Trajan.

Voici encore un vieux château, Soneck, nid de vautour, rasé par l'empereur Rodolphe, reconstruit par la noble famille de Waldeck, et devenu de nos jours la propriété du roi de Prusse. Soneck prend son nom de la vaste forêt de Sonwald qui couvre une des plus hautes montagnes du Rhin.

A côté de Soneck s'étend, au bord du fleuve, le village de Niederheimbach, dominé par la ruine de Heimburg: On aperçoit au loin les villages d'Oberheimbach et de Rheindiebach, et le château de Furstemberg, magnifique ruine, faite par les Français en 1689.